



Philippe Forest

NAPOLÉON

La fin et le commencement

DES HOMMES
QUI ONT FAIT
LA FRANCE



L'ESPRIT DE LA CITÉ
GALLIMARD

L'esprit de la cité

DES HOMMES QUI ONT FAIT LA FRANCE

Du même auteur

Aux Éditions Gallimard

ROMANS

L'enfant éternel, coll. « L'Infini », 1997. Prix Femina du premier roman (Folio n° 3115).

Toute la nuit, coll. « Blanche », 1999. Prix Grinzane Cavour 2007 (Folio n° 5524).

Sarinagara, coll. « Blanche », 2004. Prix Décembre (Folio n° 4361).

Le nouvel amour, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4829).

Le siècle des nuages, coll. « Blanche », 2010. Grand Prix littéraire de l'Aéro-Club de France, Grand Prix littéraire de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire (Folio n° 5364).

Le chat de Schrödinger, coll. « Blanche », 2013 (Folio n° 5851).

Crue, coll. « Blanche », 2016. Prix de la Langue française, prix Franz Hessel (Folio n° 6404).

L'oubli, coll. « Blanche », 2018 (Folio n° 6682).

Je reste roi de mes chagrins, coll. « Blanche », 2019.

ESSAIS

Raymond Hains, uns romans, coll. « Art et Artistes », 2004.

Tous les enfants sauf un, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4775).

Araki enfin, l'homme qui ne vécut que pour aimer, coll. « Art et Artistes », 2008.

Aragon, coll. « NRF Biographies », 2015. Prix Lire de la meilleure biographie, prix François Billetdoux, Goncourt de la Biographie, prix de l'Académie française.

Éloge de l'aplomb et autres textes sur l'art et la peinture, coll. « Art et Artistes », 2020.

Philippe Forest

NAPOLÉON

LA FIN ET LE COMMENCEMENT

nrf

GALLIMARD

« Si Napoléon n'était pas mort à Sainte-Hélène,
peut-être n'aurait-il jamais vu le jour à Ajaccio. »

Le Destin dans *Les Portes de la nuit*
de Jacques Prévert.

Prologue

Chateaubriand a écrit de lui : « Il n'a pas fait la France, la France l'a fait. »

Sorti de nulle part, parti de rien, Bonaparte devient Napoléon. Pendant une quinzaine d'années, il règne sur la France et il domine l'Europe. Aucun destin, peut-être, dans notre histoire nationale, n'a été aussi exceptionnel que le sien. D'où la fascination qu'il exerce, l'admiration qu'il suscite. Et la méfiance voire la détestation qu'il inspire également. Deux siècles après sa mort, son souvenir divise presque autant qu'il unit. Il est douteux désormais que vienne jamais le moment où, à son propos, s'exprimera une opinion unanime.



Chateaubriand a raison : « La France l'a fait. » La France de la Révolution qui, mettant à bas l'Ancien Régime, créant les conditions d'un chaos dont tout se trouvait soudain susceptible de sortir, a rendu possible – sinon nécessaire – une ascension comme la sienne et qui, sans nul doute, avant qu'il devienne la

première victime de son propre dessein, haussa Napoléon au-dessus de tous les hommes de son temps.

Mais l'Empire s'écroule. Le rideau tombe. Et l'échec avec lequel le drame s'achève porte condamnation, apparemment définitive, de tout ce qui le précéda sur la scène du siècle. Terminée, la pièce qui s'est jouée paraît n'avoir eu d'autre raison d'être que de conduire vers le pathétique épilogue auquel l'épopée se réduit enfin.

En 1815, la France de Napoléon n'est pas seulement vaincue. Elle semble réduite à rien – de sorte que, la parenthèse de la Révolution et de l'Empire refermée, puisse se trouver provisoirement restauré, dans le pays et sur le continent, l'ordre ancien auquel elle avait prétendu substituer le sien. Du moins – et en dépit de tout ce qui subsistera à sa chute – est-ce le sentiment que suscite sur le coup le spectacle d'un semblable désastre. L'aventure d'un homme se termine mais, du fait de son fiasco personnel, la page semble se tourner aussi sur l'idée de la France qu'il avait passagèrement incarnée et qui, semble-t-il, se trouve alors rendue au néant dont il l'avait tirée.



La formule de Chateaubriand, cependant, est trompeuse : si la France a fait Napoléon, Napoléon, également, a fait la France.

Comme on le verra, on peut en produire sans peine toutes sortes de preuves. Elles attestent pareillement la manière durable dont un tel homme façonna le pays qu'il avait gouverné, les marques multiples qu'il lui a imprimées et que le passage des ans n'a pas totalement effacées. Mais peut-être la France, au fond, Napoléon l'a-t-il faite par sa défaite davantage que par ses victoires. Car le vide qu'il laisse a duré plus

longtemps que le monument qu'il avait édifié et dont ne nous demeurent que des vestiges, des symboles auxquels, lorsqu'il les a conservés, notre présent confère une tout autre valeur que celle que le passé leur avait attribuée.

Ce vide a compté de façon plus essentielle. C'est de lui, je crois, que nous sommes les héritiers. Le soleil qui s'était levé à Austerlitz, écrit Hugo, se couche sur Waterloo et, avec le romancier des *Misérables*, les plus grands écrivains du passé – qui nous serviront ici de guides – sont venus interroger la légende obscure et éclatante sous la forme de laquelle, pour notre présent, cette histoire reste encore un tout petit peu vivante. Dans l'ombre qui s'étend alors et que le souvenir de sa grandeur ne cessera de hanter brille toujours l'étoile en laquelle Napoléon avait cru et chacun de nous reste libre de rêver, après lui, à la direction qu'elle indique.



Ce rêve qui nous reste, duquel la France fut faite et qui mena à sa défaite, ce rêve qui fit la France en la défaisant, qui la défit en la faisant, peut-être n'est-il pas complètement absurde de poser l'hypothèse qu'il naquit, en vérité, des livres. De ceux qu'il lut, Napoléon tira l'idée qu'il se fabriqua de son destin et son rêve ne subsiste qu'en raison de ceux qu'il suscita et qui ne cessent depuis de donner à son histoire ses formes et ses significations nouvelles.

Évoquant les lectures dont ce rêve sortit, qui furent le creuset où se forgea l'esprit du jeune général victorieux et qui demeurèrent la consolation du vieil Empereur vaincu, fantômes et fantômes de papier dont la compagnie exalta l'ascension du premier et adoucit la déchéance du second, Chateaubriand, à propos

des ouvrages dont Bonaparte ne se séparait pas, le dit : « Dans la bibliothèque qu'il emporta se trouvaient *Ossian*, *Werther*, *la Nouvelle Héloïse* et *le Vieux Testament* : indication du chaos de la tête de Napoléon. Il mêlait les idées positives et les sentiments romanesques, les systèmes et les chimères, les études sérieuses et les emportements de l'imagination, la sagesse et la folie. De ces productions incohérentes du siècle il tira l'Empire ; songe immense mais rapide comme la nuit désordonnée qui l'avait enfanté. »

Ce « songe immense » dont parle Chateaubriand et auquel la réalité emprunta sa transitoire substance, ne se distingue plus guère des fictions auxquelles il se mêle maintenant et par lesquelles nous le connaissons encore. Napoléon lui-même comparait sa vie à un roman. Il en fut le héros et l'auteur. Seul ce roman nous reste. Depuis deux siècles, il continue sans lui à s'écrire. Car s'il sortit des livres, ce rêve a depuis longtemps repris sa place parmi eux – comme en témoigne l'immense et pléthorique bibliothèque que Napoléon inspira à tant d'écrivains. Il n'existe désormais qu'à la façon d'une fiction à l'invention perpétuelle de laquelle collaborent tous ceux qui n'ont pas renoncé à en reprendre le récit, à en méditer la leçon, à en interroger l'énigme.



Convient-il de croire aux rêves ? Et quelle importance faut-il leur accorder ? Le Code Napoléon interdisait explicitement qu'on fît autrefois profession de les interpréter. Bonaparte, pourtant, savait leur puissance : « Car, disait-il, il y a force choses qu'on ignore et bien d'autres qu'on ne saurait expliquer. » Il lui arrivait de ne pas être indifférent aux signes qu'ils lui adressaient. Il prétendit même que ses victoires venaient de

ceux que ses soldats avaient faits. Leurs songes servaient le sien. Ils donnaient leur forme et procuraient leur énergie à la grande fantasmagorie à laquelle se rapportait la gloire de leur chef et à travers laquelle elle subsiste.

« Toute la vie de Napoléon, écrit Léon Bloy, fut un songe. » L'écrivain ajoutant à sa manière mystique : « C'est à suer de peur de penser à l'agitation surnaturelle de ce sommeil de Titan. Alors toutes ses batailles auraient eu lieu *dans son âme* et il les aurait regardées ou entendues de loin, dans une angoisse infinie, comme un prodigieux poème qu'Un plus grand et plus redoutable que lui aurait conçu. » On pense à ce formidable paysage de tempête que Napoléon, en 1804, décrit dans l'une de ses lettres et dont le spectacle proprement sublime lui procure « la sensation d'un rêve romanesque et épique ».

Un pareil rêve est l'objet du livre qui suit. Autant en faire tout de suite l'aveu : ce livre n'est pas le fait d'un historien, celui qui le signe ne dispose d'aucun titre savant à raconter ou à interpréter, après des milliers d'autres, l'aventure de l'individu d'exception qui en fut le héros. Sa matière est faite des livres que j'ai lus et auxquels j'ai appliqué la même méthode que celle qui m'est familière et qui s'applique à la littérature. Ni plus ni moins et pas autrement. Car ce sont les livres qui recueillent inévitablement tout ce qui reste de ce qui fit un homme, constituant le plus fidèle miroir du monde : ils recèlent les rêves dont procède et auxquels toute réalité ramène, déployant devant nos yeux cette formidable sédimentation de songes en quoi consiste toujours l'histoire humaine et à laquelle chacun d'entre nous est toujours en droit d'apporter sa part personnelle.



Que reste-t-il de Napoléon aujourd'hui ? Que demeure-t-il désormais, deux siècles après, de cette légende disparue dont seules quelques traces subsistent encore sous nos yeux, signes qui ne se distinguent plus qu'à peine parmi le panorama oublié du présent servant quotidiennement de décor à nos vies ? Afin de répondre à cette question et avant d'en arriver au récit lui-même, imaginons un petit instant et tant que dure encore ce prologue où, exerçant les droits qui lui appartiennent, avant de disparaître dans la coulisse, le romancier, l'essayiste peut provisoirement se permettre quelque fantaisie, s'avançant un instant sur le devant de la scène ainsi que la convention l'y autorisait autrefois.

Si Honoré de Balzac, revenu parmi nous, imaginons-le fantôme se faufilant dans la foule, entreprenait de remettre aujourd'hui ses pas dans ceux qui, autrefois, furent les siens ou bien de parcourir à nouveau les rues par lesquelles passèrent certains des personnages qu'il créa, nul doute qu'il trouverait bien changé le Paris que, tout jeune homme, il découvrit alors que s'écroulait l'Empire. À la physionomie d'une capitale qu'il décrivit sous tous ses aspects et dans tous ses recoins, sûrement, il ne reconnaîtrait plus rien sinon de vagues vestiges auxquels s'accrocheraient seulement des semblants de souvenirs. Je ne sais s'il s'en désolerait. Je veux croire qu'il ne succomberait pas à la nostalgie que lui inspirerait le Paris désormais disparu qui servit de décor à tant de ses romans. Son insatiable curiosité pour le présent l'emporterait certainement et elle lui persuaderait de partir, enthousiaste, à la découverte d'une cité dont le tableau qu'il en fit dans les premières pages de *La Fille aux yeux d'or*, s'il reste juste, appelle cependant les quelques corrections d'une indispensable mise à jour.

C'est que Paris, depuis Napoléon, a grandi. En deux siècles,

non contente d'avoir plusieurs fois changé de forme, la ville s'est étendue au-delà du mur des fermiers généraux qui, à l'époque, en marquait la frontière. Elle a absorbé les faubourgs, les campagnes qui s'égaillaient à ses portes, annexé le territoire des communes environnantes afin d'en faire celui de ses nouveaux arrondissements qui, avec les autres, s'entortillent à la manière d'une coquille d'escargot ou bien des cases du jeu de l'oie au sein du cercle approximatif dont le centre se situe quelque part entre les îles jumelles de la Seine et dont les boulevards des Maréchaux tracent au loin la circonférence.

Sous la Restauration, peu après que Napoléon eut quitté la scène, la cité cessait presque d'exister au-delà du boulevard de l'Hôpital. Dans *Les Misérables* – dont l'action est à peu près contemporaine de celle de la plupart des romans de Balzac –, Hugo se rappelle à quoi ressemblait, du temps de sa jeunesse, ce quartier déshérité : « Il y a quarante ans, écrit-il, le promeneur solitaire qui s'aventurait dans les pays perdus de la Salpêtrière, et qui montait par le boulevard jusque vers la barrière d'Italie, arrivait à des endroits où l'on eût pu dire que Paris disparaissait. Ce n'était pas la solitude, il y avait des passants ; ce n'était pas la campagne, il y avait des maisons et des rues ; ce n'était pas une ville, les rues avaient des ornières comme les grandes routes et l'herbe y poussait ; ce n'était pas un village, les maisons étaient trop hautes. Qu'était-ce donc ? C'était un lieu habité où il n'y avait personne, c'était un lieu désert où il y avait quelqu'un ; c'était un boulevard de la grande ville, une rue de Paris, plus farouche la nuit qu'une forêt, plus morne le jour qu'un cimetière. »



Que Balzac aille traîner aujourd'hui du côté de ce qui est désormais le treizième arrondissement de Paris, rien ne m'interdit de l'imaginer. Qui raconte, en effet, n'en déplaît à certains, a toujours tous les droits. C'est pourquoi je peux me le représenter errant du côté de la place d'Italie, un peu perdu bien sûr, on le serait à moins. Que fait-il là ? se demandera le lecteur. À quoi l'auteur de ce livre, parce qu'il a réponse à tout, répliquera qu'il est soucieux de trouver la route qui conduit du côté de Bicêtre. Avec l'idée de rendre visite au vieux colonel Chabert qu'aux dernières pages de son roman Balzac laissa, désolé, dans le mélancolique hospice où, abandonné de tous, le héros déchu de l'épopée impériale traîne depuis terriblement ses jours. Deux revenants ont ainsi rendez-vous : le soldat donné pour mort et auquel plus aucune place ne reste parmi les vivants et l'écrivain qui fit de lui l'un de ses personnages les plus poignants. C'est ainsi : les romanciers se sentent toujours quelque responsabilité à l'égard des êtres de papier qu'ils ont créés et ils ne peuvent se désintéresser de ce que ceux-ci deviennent une fois fini le livre qu'ils leur ont consacré.

Ici, hier, c'était Ivry. Un peu plus loin, on va vers Vitry. Mais, jusqu'à Bicêtre, il y a une trotte. Et le paysage, moins bucolique, n'est guère plus riant aujourd'hui qu'il ne l'était hier. Une rue a remplacé le vieux chemin vicinal du Chevaleret. Interminablement rectiligne, elle court en contrebas de la récente avenue de France sur laquelle se détachent les tours, debout en forme de livres ouverts et posés sur leur tranche, de la nouvelle Bibliothèque nationale. Elle passe sous le pont de Tolbiac. À l'endroit où paraît surgir de nulle part le tunnel de la rue Watt, elle fait une fourche dont les deux branches se répartissent de part et d'autre d'un ensemble de bâtiments plus anciens que ceux qui se dressent alentour. Je connais bien

l'endroit. Je l'ai décrit dans un de mes romans. Et pour cause : j'y habite lorsque je suis à Paris.

Et, puisque j'imagine, rien ne m'empêche de raconter encore comment l'autre jour, près du pont de Tolbiac, j'ai croisé l'illustre personnage dont je parle, revenu parmi nous et s'enquérant auprès de moi de la direction qu'il devait prendre pour sortir de Paris. Il m'a interrogé sur l'itinéraire à suivre pour rejoindre Bicêtre, m'expliquant qu'il souhaitait revoir là-bas l'une de ses anciennes connaissances, un officier de ses amis, s'il était encore en vie. Lui-même avait été longtemps absent de Paris et son désir était de parler du passé et de prendre des nouvelles du monde tel qu'il va auprès du colonel de cavalerie auquel il destinait sa visite.

Il n'empruntait certainement pas, lui ai-je répondu, la route la plus rapide ! Il en avait sans doute, estimais-je, encore pour une bonne heure de marche. Je lui ai indiqué qu'il devait rejoindre le bas de la rue de Patay, prendre sur sa droite le boulevard Masséna en suivant la ligne du tramway et, arrivé Porte d'Italie, tourner à gauche, passer au-dessus du périphérique pour, enjambant la ronde des automobiles, prendre vers le sud par l'avenue de Fontainebleau.



Levant les yeux j'ai cherché à lui donner une indication qu'il comprendrait mieux. Je lui ai conseillé, dans un premier temps, de mettre le cap sur le Napoléon de David que nous apercevions au loin, qu'il reconnaîtrait certainement et que je lui ai pointé du doigt. C'est un repère commode : sur une façade bien visible, une fresque qui doit mesurer une bonne vingtaine de mètres de haut. On ne saurait la manquer. Avec ceci de particulier qu'elle

Philippe Forest

NAPOLÉON

La fin et le commencement

Napoléon comparait sa vie à un roman. Il en fut le héros et l'auteur. Seul ce roman nous reste. Depuis deux siècles, il continue à s'écrire sans lui. Et avec lui se perpétue ce « songe immense mais rapide comme la nuit désordonnée qui l'avait enfanté » dont parlent les *Mémoires d'outre-tombe*. Chateaubriand dit de Napoléon : « Il n'a pas fait la France, la France l'a fait. » Mais peut-être la France, au fond, Napoléon l'a-t-il faite par sa défaite autant que par ses victoires. Car, outre des institutions et des lois qui existent toujours, le vide qu'il laisse a duré plus longtemps que le monument qu'il avait édifié et dont ne nous demeurent que des vestiges et des symboles.

« Le soleil qui s'était levé à Austerlitz, écrit Hugo, se couche sur Waterloo. » Avec le romancier des *Misérables*, les plus grands écrivains du passé sont venus visiter la légende obscure et éclatante sous la forme de laquelle, pour notre présent, cette histoire reste encore vivante.

Philippe Forest interroge l'aventure de cet homme, et de la France qu'il a faite, au miroir littéraire de l'épopée dont il nous a légué l'impérissable souvenir.

Romancier et essayiste, Philippe Forest est l'auteur notamment d'*Aragon* (2015) et de *Je reste roi de mes chagrins* (2019).

NAPOLÉON

Philippe Forest



Philippe Forest

NAPOLÉON

La fin et le commencement

DES HOMMES
QUI ONT FAIT
LA FRANCE

L'ESPRIT DE LA CITÉ
GALLIMARD

Cette édition électronique du livre

Napoléon de Philippe Forest

a été réalisée le 20 octobre 2020

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782072849107 - Numéro d'édition : 351383).

Code Sodis : U25654 - ISBN : 9782072849114.

Numéro d'édition : 351384.